

The last one.

Ce roman est présenté en autoédition.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction illégale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Nom de l'ouvrage : The Last One

Auteur : Natacha Pilorge

Couverture :

Photos : Banque d'images Adobestock.com, Lightfield Studio

Graphiste : Lana Graph

Correctrice : Cécile Caille, Help Correction

Prologue

Lisa

Il y a deux ans, j'étais à l'apogée de ma carrière professionnelle. J'avais atteint mon but et je venais d'être propulsée directrice du pôle communication de la Grant Compagny, célèbre société de cosmétiques de luxe. Je ne devais mon succès à personne. Si j'en étais arrivée là, c'était uniquement grâce à mon entêtement et mon travail acharné. Depuis mon entrée dans cette boîte – dont la réputation n'était plus à faire –, j'avais toujours refusé de me servir de mon nom pour grimper les échelons.

Il faut dire que j'avais beaucoup à prouver à ceux qui s'évertuaient à me pousser vers l'excellence. Résultat : première de ma classe tout le long de ma scolarité, et surtout, major de promo au sein d'une grande école de commerce new-yorkaise ! Depuis toute petite, j'étais destinée à être la meilleure dans tous les domaines. Fille unique, je devais porter haut le nom de Brightman. Un père avocat d'affaires, une mère dans l'industrie du luxe, à la tête de l'empire du cuir aux États-Unis, je n'avais jamais manqué de rien. Je sais ce que vous vous dites, et beaucoup pensent comme vous : elle a tout pour être heureuse, alors de quoi se plaint-elle ? Justement, quand votre avenir est

tout tracé, que vous suivez la voie que vous vous êtes toujours fixée, la chute est vertigineuse et effrayante.

Avant cela, j'avais tout. La gloire, la beauté, la jeunesse et l'argent. Je vivais sans les soucis du lendemain autres que mes rendez-vous programmés et les réunions avec la direction. Mon existence était uniquement dédiée à mon job. Au grand dam de ma meilleure amie et coloc, Brittany, qui avait observé mon changement. Quand elle a su, elle a tout essayé, mais quand on a le nez dans la merde, difficile de l'avouer... Et puis, je me pensais heureuse, moi ! Je souriais, j'étais bien.

Cette descente aux enfers, je ne l'ai pas vue venir. Après tout, trinquer au champagne afin de fêter la signature d'un gros contrat pour lequel on a bossé sans relâche, rien de plus normal ! Parader entre deux tables, une coupe à la main, pour convaincre de potentiels futurs clients, ça fait partie du job ! Sauf quand cette habitude devient régulière, puis quotidienne et addictive. Alors, j'ai caché ce mal qui me rongait aussi longtemps qu'il m'a été possible de le faire, car il grignote jusqu'à la plus infime estime de vous-même. Vous ne vivez plus que pour elle. J'ai appris à mentir, à me déguiser derrière un savant maquillage et à vomir sans faire de bruit. Vous n'imaginez pas l'inventivité que l'on peut avoir, juste pour assouvir cette nouvelle passion.

La pauvre Britt a été d'une patience incroyable. Elle m'a vue dans des états lamentables, mais n'a jamais baissé les bras. Je l'ai pourtant entendue pleurer un nombre incalculable de fois. Elle a tenu bon, et c'est grâce à elle que j'en suis là aujourd'hui. Sans ma petite fée, je ne sais pas ce que je serais devenue...

Le mal dont j'étais atteinte touche bien plus de femmes qu'on ne le pense. Chez elles, il est seulement moins visible et solitaire. Sauf quand elles tombent si bas qu'il est inutile de continuer à le cacher. Personne à part Brittany n'était au courant avant que je n'ose en parler. Autant dire qu'à mon travail, ils n'en ont pas cru leurs oreilles ! Mon directeur général a été conciliant et m'a assurée que je retrouverais ma place lorsque je serais guérie, mais j'ai très vite compris que je ne le serais jamais. Je vais devoir lutter tous les jours du reste de ma vie. Les tentations sont partout et il faut avoir un moral de gladiateur.

J'ai mis beaucoup de temps à l'accepter. C'est tellement plus facile de minimiser, de mentir et de faire l'autruche. Quand j'ai pris pleinement conscience que ce n'était plus possible de me lever le matin, j'ai voulu leur en parler. J'avais besoin de mes parents, de leur amour et de leur soutien pour m'en sortir. À la place, j'ai trouvé porte close et fin de non-recevoir. J'étais devenue la honte de la famille, un parasite qu'il fallait éloigner pour sauver les apparences. Encore une fois, ma meilleure amie a été la seule personne qui m'a tendu la main. Je lui en serai reconnaissante à vie. Elle est la sœur que je n'ai pas eue, celle grâce à qui aujourd'hui, je peux dire haut et fort :

Je m'appelle Lisa Brightman et je suis alcoolique.

Chapitre 1

Lisa

J'ouvre péniblement les yeux, la bouche pâteuse, la tête prise dans un étau et le ventre en vrac. Il me faut quelques minutes pour comprendre qu'une fois de plus, je ne suis pas dans ma chambre, mais chez un parfait inconnu. Je ne sais pas qui il est, ni même à quoi il ressemble, et encore moins ce qu'on a fait. Je suis nue, j'ai la gueule de bois et il fait encore nuit. Voilà les seuls indices en ma possession. Alors, comme toujours, je me faufile hors des draps, contrôle la nausée qui m'assaille et cherche mes fringues. Pour une fois, je n'ai pas à faire tout l'appart : mes vêtements sont tous en boule au pied du lit. Passage éclair dans la salle de bains où je n'allume même pas la lumière. Inutile. Flippant. J'imagine très bien la tête que j'ai. Si je me vois, je risque de me descendre un verre avant d'avoir avalé un café. Je n'en suis pas à ce stade. En tout cas, pas encore, parce que ce n'est pas l'envie qui me manque. Je me rince rapidement la bouche, asperge d'eau mon visage et j'enfile ma robe de cocktail. Pieds nus, mes talons dans une main, ma pochette dans l'autre, je fuis pendant que le propriétaire des lieux ronfle toujours bruyamment.

Dans le hall de l'immeuble, je chausse mes lunettes de soleil taille XXL – pour cacher les dégâts de la veille – et cherche sur Google Maps l'endroit où j'ai échoué. Je me trouve à un bloc de Central Park. Pas si loin de chez moi,

finalement... mais trop pour y aller à pied, étant donné l'état dans lequel je suis. Je commande un Uber qui devrait arriver dans cinq minutes selon l'application. Il est 6 h 15, il ne me reste que deux heures avant que mon chauffeur, grassement payé par l'entreprise, ne vienne me récupérer pour me conduire au bureau. Je vérifie mon agenda pour savoir ce qui m'attend. Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était et je dois régulièrement consulter que je n'oublie rien. Merci aux organisateurs numériques qui me permettent de programmer des rappels toutes les heures ! Je peux aussi compter sur une assistante formidable qui n'est autre que ma meilleure amie. Sans elle, je serais foutue. Elle risque d'ailleurs de me faire payer l'inquiétude qui a dû la bouffer toute la nuit.

Une berline noire s'arrête en double file. Toujours sans mes chaussures, je trottine et m'engouffre dans la voiture.

— 110, Lexington Avenue, s'il vous plaît. Et pourriez-vous aussi baisser le son de la radio et augmenter le chauffage ? Merci.

Le conducteur ronchonne, mais obtempère. Rien qu'à l'adresse que je lui ai donnée, il sait que son pourboire sera conséquent. S'il souhaite un bonus, il a intérêt de ne pas la ramener. Voilà, j'ai quinze bonnes minutes à grappiller pour rattraper le sommeil qui me manque cruellement. Je ne veux ni analyser ce qu'il s'est passé hier soir ni mon état de ce matin. Juste fermer les yeux avant de me plier à un rituel quotidien : cacher les dégâts avec du fond de teint, de l'anti-cernes et un maquillage digne du cinéma. Ensuite viendra le tour de ma potion magique : un grand verre d'eau de coco. Je pose ma tête contre la vitre, l'esprit préoccupé par LA soirée qui m'attend en fin de semaine. La récompense de tant d'années de travail, de sacrifices et

de batailles acharnées. C'est incroyable et surtout, amplement mérité. Depuis quatre ans, je me dévoue à mon job corps et âme. Je suis fière que tous ces efforts paient et je ne laisserais ma place à personne.

Directrice du pôle communication ! À vingt-six ans, sans avoir eu à renier mes principes ni le devoir à quiconque. *Je ne compte pas mes heures, alors qu'on ne vienne pas me reprocher de décompresser le soir quand le rideau se baisse !* Mes patrons n'ont jamais eu à se plaindre de moi ou de mon travail. Tous mes dérapages se déroulent en *off*, loin de la Grant Compagny. J'habite à deux rues du gratte-ciel qui abrite nos bureaux, j'ai donc pris pour habitude de sortir à quelques kilomètres afin d'éviter de croiser des connaissances.

Tout est calculé. Ne jamais laisser de place à l'improvisation.

Enfin devant chez moi, je tends un billet de cinquante dollars et fais cadeau de la monnaie au chauffeur, qui me sourit maintenant volontiers.

C'est dingue, le pouvoir de l'argent !

Je me précipite jusqu'à l'ascenseur. Le portier lève un sourcil curieux et inquiet de me voir si peu présentable. Je n'en fais pas plus cas que d'ordinaire et le salue poliment. Le ding résonne dans l'immense entrée et agresse mon cerveau, toujours sous emprise. Je pénètre dans la cabine et ne peux éviter mon reflet dans les miroirs recouvrant l'intégralité des murs. De face. De profil. De dos. Ils ne m'épargnent rien. Mon chignon décoiffé, mon cou parsemé de plaques, ma robe chiffonnée, et mon visage... J'ôte mes lunettes pour me faire encore plus mal au cœur. Mon teint est gris et n'a rien à voir avec celui de porcelaine

de ma coloc, qui a le même âge que moi. Ma figure porte les vestiges de mon maquillage de la veille, mais ce qui est le plus frappant, c'est le blanc de mes yeux qui a viré au rouge. Le vert de mes prunelles est sombre et imbibé.

Je passe mes doigts sur mes joues et trace mes lèvres en retenant difficilement la vague de tristesse qui me submerge.

Qu'est-ce que je suis en train de devenir ? Qui est cette femme devant moi que je ne reconnais pas ?

Je ne comprends pas comment les hommes ont encore envie de moi. Parce que malgré le taux d'alcool qui coule toujours dans mon sang, je suis lucide : il y a bien plus fraîche et plus respectable que moi. Peut-être qu'il ne serait pas mal que j'arrête de partir avec n'importe qui, au risque de me retrouver avec de réelles emmerdes, comme une grossesse, une MST ou pire... Je ne me souviens même pas si le type chez qui j'ai passé la nuit s'est protégé !

Les portes s'ouvrent. Il faut vite que je me reprenne. Avec un peu de chance, Brittany sera toujours couchée et j'éviterai ses sempiternels reproches. J'inspire profondément en tournant la poignée et pénètre dans notre magnifique toit-terrasse. Personne dans la pièce de vie. Pas de bruit depuis sa salle de bains. Je sais que ce n'est que partie remise, mais je profite de cette aubaine pour m'enfermer dans ma chambre. Je me déshabille rapidement, laissant au sol le satin bleu, et me réfugie sous la douche. L'eau chaude apaise mes frissons et les démangeaisons de ma peau. Je me savonne plusieurs fois. Partout. Je tente de faire partir cette odeur de transpiration et la honte qui me tenaille les entrailles. Je ne retiens plus mes larmes qui rougissent un peu plus mes yeux. C'est le seul moment où je m'autorise à craquer. Elles coulent sur

mes joues, dans mon cou et finissent dans le siphon, là où j'aimerais me cacher. Là où est ma place.

Mon rituel du matin est parfaitement orchestré. Je prends soin de moi en passant de la crème sur mon corps, me maquille avec application avant de choisir ma tenue. J'ai besoin de ça. C'est une façon de retrouver celle qui reste tapie au fond de moi.

Pour combien de temps encore ?

Pour aujourd'hui, ça sera tailleur strict Balenciaga assorti à une paire d'escarpins vertigineux en daim rouge. Je coiffe ensuite mes longs cheveux, que je laisse détachés pour dissimuler les plaques dans mon cou. Un effet indésirable de mes excès.

Je ne peux plus reculer. Il va bien falloir que je sorte de mon antre pour affronter le regard de ma meilleure amie. Et accessoirement, que j'avale un truc. Avec toute mon arrogance, ma confiance en moi encore intacte, je me rends dans la cuisine. J'adore cet appartement, et je suis fière d'avoir réussi à nous l'offrir. Une immense pièce de vie ultra moderne et connectée. Des meubles scandinaves en bois, mélangés au verre, et quelques touches de décorations dans les teintes de vert et de jaune. De larges baies vitrées donnent accès à une terrasse incroyable sur laquelle on trouve des transats, un jacuzzi et un panorama imprenable sur Manhattan.

Pas de trace de Britt. Tant mieux. Je fais couler mon café pendant que je bois mon remède. Je sais que ce seront les seules choses que je pourrai avaler, alors je les savoure face aux fenêtres. Je me perds dans l'immensité de New York. Cette ville qui ne dort jamais et où personne ne se connaît m'a vue grandir et je l'ai toujours aimée.

Maintenant, elle est synonyme de tentations à chaque coin de rue, avec ses supérettes ouvertes non-stop et ses bars qui servent de l'alcool à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Ça m'arrange, mais elle me pousse un peu plus la tête sous l'eau. Je me noie et je n'ai pas la force de résister.

Le bruit des talons de Brittany claquant sur le marbre du sol se fait entendre. Je ferme les yeux et attends les reproches quotidiens. Rien. Pas un mot. Je me tourne alors pour lui faire face. Cette femme magnifique et tellement fidèle fait partie de ma vie depuis le jour où nos chemins se sont croisés sur les bancs de l'école primaire. Des filières différentes, mais une amitié indestructible. En tout cas, je l'espère. Blonde, grande, des jambes interminables et un look *seventies* qui fait sa marque de fabrique. Quand mon poste a été créé, il était évident qu'elle bosserait avec moi. J'ai bataillé pour faire comprendre que ses fringues et son bagou ne reflétaient pas ses aptitudes au travail. Depuis, elle a prouvé ses talents d'assistante. Sans elle, je n'en serais sûrement pas où j'en suis aujourd'hui.

Surtout ces trois derniers mois...

Son silence, son ignorance et son calme sont comme des coups de poignard dans mon cœur. J'ai besoin d'elle, de son amour et même de ses engueulades. Si elle m'abandonne, je sombre.

— Salut, tenté-je, la voix nouée.

Pas de réponse. Pas un regard. Elle remplit son thermos de thé, son breuvage favori, puis le range dans son gigantesque sac à main. À l'intérieur, de quoi survivre en cas de fin du monde. Je la charrie souvent à ce sujet, parce qu'il est digne de celui de Mary Poppins. Ou plutôt, je la

charriais. Il y a longtemps que nous n'avons pas ri. L'insouciance a quitté ses traits, tout ce qui la rendait si... Brittany. Un pli s'est formé entre ses yeux à force de s'inquiéter pour moi, et l'anxiété a pris ses quartiers sur son si joli visage de poupée. Je m'en veux d'être responsable de son état. Orpheline, elle n'a que moi dans sa vie. Je suis son pilier, elle est le mien. À l'âge de 8 ans, nous nous sommes juré par notre sang que rien ne nous séparerait jamais et que nous serions toujours là l'une pour l'autre. Peu importent les difficultés. Peu importe la raison. Toujours.

— Ça va ? insisté-je, voulant absolument renouer le contact.

— Je file. J'ai une réunion avec les différents services.

Je visualise à nouveau mon emploi du temps, que j'avais déjà pris soin de regarder tout à l'heure. Cette réunion ne me dit rien, ou alors...

— Merde ! Attends, j'arrive.

— Pas toi, me stoppe-t-elle. Si tu m'avais écoutée hier avant que tu te saoules, tu aurais retenu que cet entretien ne concerne que les assistantes de la Compagny.

Oui, ça me revient. Mettre en commun leurs expériences pour améliorer leurs conditions de travail et optimiser les résultats. Effectivement, elle m'en a touché deux mots rapidement. Mais j'avais une chose bien plus importante à assouvir : ma soif...

— Je t'accompagne. De toute façon, j'ai beaucoup de boulot avant la grande soirée de vendredi.

— Non ! Tu m'excuseras, mais je préfère m'y rendre seule. Je dirai à Robin de revenir te chercher après m'avoir déposée. À plus.

— Mais...

Elle ne me laisse pas de droit de réponse et claque la porte. À aucun moment, elle ne m'a regardée dans les yeux. Il ne fait plus aucun doute que je suis allée au bout de sa patience et que malgré la promesse que nous nous sommes faite, elle lâche l'affaire. Cette idée me broie un peu plus le cœur et me tord le ventre. Une violente nausée m'assaille et j'arrive juste à temps au-dessus de l'évier de la cuisine. Des spasmes douloureux me déchirent l'estomac, me tirant les larmes. Je rejette le café et le trop-plein d'alcool de la veille. Un goût infâme me reste en bouche. Un mélange de faiblesse, de trahison et d'une immense tristesse. Je nettoie tel un robot et retourne à la salle de bains. Nouveau brossage des dents et révision du maquillage. La routine, en somme.

Dix heures. Je raccroche avec un client français qui me donne du fil à retordre, mais il pliera. Il n'aura pas le choix. Travailler avec les produits Grant est synonyme de réussite, et ils sont certains de se faire un nom dans l'industrie du luxe. Je ne me fais pas de souci, il acceptera mes conditions. Je dois maintenant m'assurer que tous les prestataires sont prêts pour la soirée de vendredi. Pour cela, il me faut le dossier, et c'est Britt qui l'a pris pour sa réunion. Excuse valable pour tenter une nouvelle approche. Je bipe sur l'interphone avec appréhension.

— Oui ?

Son ton est sec. Pas de petites plaisanteries comme elle en a l'habitude lorsque je l'appelle. J'avale le nœud

d'angoisse qui bloque ma gorge et lui expose ma requête d'une voix que j'espère enjouée :

— J'ai besoin du dossier *Ma boss est la meilleure*.

Quand je vous dis que mon assistante est une boule d'énergie, drôle et complètement folle, eh bien imaginez-vous qu'elle a présenté son travail ce matin en donnant ce nom à notre dernier challenge...

— Je te l'apporte.

Le grésillement m'annonce qu'elle a raccroché. Je l'attends en essayant de cacher le tremblement de mes mains, signe de mon angoisse et du manque qui se fait déjà ressentir.

Trois coups contre la porte qui s'ouvre et elle apparaît. Où sont passés son sourire, ses blagues débiles et son éternel entrain ?

— Voilà, annonce-t-elle en claquant la pochette cartonnée sur mon bureau. Autre chose ?

— Oui. Qu'est-ce que je peux faire pour que tu arrêtes de me faire la tête ?

— Tu as enfin décidé de te faire aider ?

C'est parti, elle recommence !

Le sujet qui fait que nos relations se tendent de plus en plus. Je sais qu'elle ne veut que mon bien, mais je ne peux pas. On en a parlé maintes et maintes fois, alors pourquoi insiste-t-elle ?

— Britt...

— Donc non, tu ne peux rien faire.

Elle m'observe un instant d'un regard empli de reproches et de lassitude. Comme à chaque fois qu'elle

évoque le sujet, je lui rappelle les obligations dues à mon nom.

— Je t’ai déjà dit que je ne pouvais pas...

— Faux. Tu ne veux pas, c’est différent !

— Non ! m’exclamé-je, soudain énervée qu’elle ne comprenne pas. Je ne peux pas. D’une part, parce que c’est impossible que je manque la soirée de vendredi. J’attends ce jour depuis tellement longtemps, Brittany... Hors de question que je la rate ! Quatre ans de travail acharné. Tu le sais, puisque tu m’as supportée durant tout ce temps. Et puis, d’autre part, mes parents ne me le pardonneraient pas. Je deviendrais la honte de la famille et ils me renieraient. De toute façon, je n’en suis pas au point de devoir aller en cure de désintox. C’est vrai, tu as toujours eu cette tendance à l’exagération... Je peux arrêter de boire quand je veux ! Je déstresse avec un petit verre de temps en temps, c’est tout...

— Mais bien sûr... Ça y est ? T’as fini, je peux retourner bosser ?

— S’il te plaît, Britt...

— Non ! J’en ai marre !

— Chuutt !

— Tu peux te persuader, si ça te donne bonne conscience, mais il n’empêche que tu es alcoolique !

— Non !

— Évidemment que si, Lisa, se radoucit-elle, les larmes aux yeux. Je t’aime et tu es ma sœur de cœur, mais je refuse de te voir te détruire un peu plus chaque jour. Il n’y a pas de honte à accepter de l’aide, et tes parents n’ont pas à être avertis si tu ne le souhaites pas.

— Je te le répète, je vais très bien.

Pitié, Britt, arrête. Cesse de me broyer le cœur, de m'envoyer la vérité en face et de me rabaisser ainsi.

Voilà ce que j'aimerais lui hurler, mais je n'y arrive pas. Je me sens tellement coupable de la voir si malheureuse.

— Si c'est parce que le centre ne te plaît pas, il y en a d'autres. J'ai même trouvé un groupe de parole où l'on peut partir ailleurs, en pleine nature et loin de toutes les tentations. On dira que tu as besoin de vacances, c'est tout !

— J'ai du boulot.

Elle secoue la tête en signe d'abattement, puis quitte mon bureau. Je chasse d'un revers de la main mes larmes. Pas ici. Pas dans le seul endroit où il me faut prouver deux fois plus que tous ces hommes que j'ai ma place. À la Compagny, je ne peux pas être faible, je n'en ai pas le droit. J'ouvre le dossier et essaie de me concentrer, mais les paroles de mon amie tournent en boucle dans mon esprit torturé. Je dois les faire taire. Elles me déstabilisent, me rendent vulnérable. Fébrile, je regarde mon sac à main au pied de ma chaise. Il suffirait de tendre le bras pour me sentir tellement plus forte. Alors, je fais la seule chose que je m'étais juré de ne jamais faire. J'attrape ma gourde. Celle qui est là et attend sagement l'heure du déjeuner. Je ne bois pas le matin. C'est une promesse que je me suis faite, et même celle-là, je ne peux plus la tenir. Je l'ouvre et avale une gorgée de vodka. Alcool choisi pour son absence d'odeur et qui passe pour de l'eau plate. Le liquide réchauffe mon corps immédiatement et amplifie ma culpabilité.

Ma descente aux enfers est toujours plus profonde, toujours plus douloureuse, et je crois que je viens de perdre l'unique personne qui était prête à me tendre la main.

Chapitre 2

Lisa

Deux jours que Britt passe en coup de vent à l'appartement et qu'elle me parle le moins possible. Au bureau, elle m'envoie des mails pour tout ce qui concerne le boulot. En dehors, elle ne m'adresse pas la parole. Elle rentre le soir quand je suis couchée et part avant moi le matin. Pourtant, j'ai fait des efforts et réduit ma consommation rien que pour elle. À quoi ça sert, finalement ? Elle s'en fout. Je suis seule. Désespérément seule. Ça m'opprime, ça me terrorise. Recroquevillée sur le canapé, dans le noir, enroulée dans un plaid, je lutte contre l'envie de finir cette bouteille de vodka hors de prix que je me suis achetée en sortant du travail. Petit cadeau que je me suis fait après les compliments de M. Grant concernant la dernière campagne de publicité pour ce fond de teint révolutionnaire. Le patron en personne. Ça valait bien un verre, qui s'est transformé en deux... puis trois. Ensuite, je me suis raisonnée, bien décidée à avoir une discussion avec mon amie.

Seulement, il est 22 heures et elle n'est pas là. Je tremble, j'ai froid et j'ai envie de vomir.

Brittany, dépêche-toi, je t'en supplie...

Je n'ai pas toujours été cette loque humaine. À une époque, je souriais, je rigolais et j'étais la première à faire l'imbécile pour épater la galerie. J'ai oublié qui je suis

réellement au profit d'une addiction qui me ronge de l'intérieur. Elle fait le vide autour de moi et m'enlève toute joie de vivre. En façade, je m'en sors plutôt pas mal, puisque tout le monde dit de moi que je suis une boule d'énergie, un rayon de soleil.

S'ils savaient à quel point je suis malheureuse...

Il n'y a que l'amitié de Brit et mon job qui me donnent un semblant d'équilibre. Sans l'un ou l'autre, je ne suis plus rien.

J'ai conscience que l'insistance de mon amie est à la hauteur de son inquiétude. Fébrile, en me tenant à chaque meuble, je me traîne jusqu'au bar de la cuisine. Elle y dépose tous les jours des prospectus de maisons de repos et des flyers sur des associations haut de gamme aux chambres luxueuses. Les titres sont accrocheurs : « Vous n'êtes pas seuls ! » Ou bien : « S'en sortir pour vivre mieux. » Il paraît que ça fait plus chic d'appeler les centres de désintox comme ça. Finalement, le résultat est le même : on vous shoote aux médicaments, puis on vous force à déballer ce que vous avez dans la tête en vous promettant un avenir meilleur. Foutaises ! J'ai tout ce qu'il faut pour être heureuse : de l'argent, du pouvoir et du succès. Mes petits excès n'entachent en rien mon ascension au sein de la Grant Compagny. Bien au contraire. La preuve en est la soirée en mon honneur dans deux jours. J'aime décompresser devant un verre. Il n'y a pas mort d'homme ! Ceux que ça dérange passent leur chemin, je n'ai pas besoin de leurs ondes négatives. Je me suis toujours débrouillée seule, et ce n'est pas maintenant que ça va changer. Je pensais pouvoir compter sur ma meilleure amie, eh bien, je me suis plantée...

Après la déception, c'est la colère qui m'envahit. Une colère sourde, dévastatrice. J'aimerais que tout ceci ne me touche pas, mais c'est plus fort que moi. J'attrape la bouteille sur la table basse et la lance contre le mur. Elle explose en même temps que mon cri de haine. Je ne sais plus quoi penser. La détester ? La comprendre ? Je n'ai pas assez bu pour oublier ou faire *reset* dans ma tête. Mes idées s'emmêlent, elles me laissent vide d'énergie. Je tourne sur moi-même, me tire les cheveux, puis tombe au sol. Je me sens perdue dans mon propre appartement. Épuisée, tremblante, frigorifiée, je n'ai pas la force de ramper jusqu'à l'une de mes multiples cachettes pour y dénicher mon précieux nectar.

Je m'accroche à la documentation toujours dans mes mains, que je colle à mon ventre comme si elle avait le pouvoir de me guérir. Je pleure. J'ai mal.

Je ne sais pas combien de temps je reste recroquevillée, ou si je me suis endormie sur le parquet. C'est la voix de Brittany qui me sort de ma transe en me hissant contre elle. Je suis un poids mort, incapable d'y mettre du mien. Mes membres ne me répondent plus, alors que je ne suis même pas ivre.

Justement... me souffle le diable en moi.

Bois un coup, tu verras, tu iras beaucoup mieux !

— Oh, mon Dieu ! se lamente Britt. Faut-il que tu tombes encore plus bas pour que tu réagisses ?

Je note des trémolos dans sa voix. Se peut-il qu'elle pleure, elle aussi ? Pourquoi ? Ce n'est pourtant pas elle qui souffre dans son corps. J'ai voulu faire un effort pour lui faire plaisir. Résultat, je suis plus mal que d'habitude !

Elle me traîne jusqu'à ma chambre et s'acharne à me dévêtir en sanglotant. Mon ventre se tord devant sa peine. Je me cramponne au papier que je refuse toujours de lâcher. Incapable de prendre la décision seule, je la supplie intérieurement de le faire à ma place. Mais elle n'en fait rien. Une fois en culotte et soutien-gorge, elle me recouvre de la couette avant de chuchoter :

— Contrairement à ce que tu penses, je ne suis pas contre toi. Je t'aime, mais je n'ai plus la force de te voir t'enfoncer tous les jours un peu plus. Je n'y arrive plus...

Je voudrais lui crier que ce soir, je n'ai bu qu'un tout petit peu. Que j'ai fait cet effort pour elle. Cependant, les mots restent coincés dans ma gorge serrée, où une boule grossit jusqu'à empêcher le passage de l'air. Je m'aperçois qu'elle m'abandonne. À trop tirer sur la corde, elle a cédé. J'ai trop compté sur elle, sur notre amitié. Elle a été mon défouloir trop de fois. Le poids sur ses épaules est un fardeau trop lourd pour une jeune femme de 26 ans, si joyeuse et pleine de vie. Elle refuse la responsabilité que je lui impose et je ne peux pas la blâmer pour ça.

Quand elle s'éloigne et finit par refermer la porte, mes joues s'inondent de larmes en mouillant mon oreiller et mes cheveux. De nouveau, un mélange de tristesse et de rage prend naissance au fond de mes tripes. J'ai l'impression de vaciller dangereusement vers la folie. Je lui en veux de me laisser tomber, mais la première personne responsable de cette descente aux enfers, c'est moi ! Alors, je fais la seule chose que je sache faire : je bois. La bouteille cachée sous mon lit fera l'affaire. Peu importe s'il s'agit de vodka ou de gin, du moment que j'arrive à calmer mes angoisses et à faire taire mes démons. J'ai juste besoin de dormir et ne plus penser. Au

goulot, j'avale le liquide qui ne me brûle même plus l'œsophage. J'efface les images du naufrage qu'est devenue ma vie.

Je m'écroule encore une fois, mais je sais que je me relèverai. Comme toujours. Seule avec moi-même. Ou peut-être pas. J'en viens à l'espérer.

Deux jours se sont écoulés. Deux jours à bosser ma première présentation en tant que responsable commerciale. J'ai tenté de faire abstraction des congés qu'a posés Britt sans m'en parler et de son absence à la maison.

Un verre dans la main en guise d'apéritif – ou de remontant pour calmer mon anxiété face à la soirée –, comme je l'ai annoncé à la maquilleuse, je me laisse chouchouter. La pauvre doit user de tout son savoir-faire pour masquer les dégâts de ces derniers jours. Nous nous connaissons très bien, puisque c'est l'une des meilleures de la boîte. Elle est de toutes les campagnes publicitaires et de tous les grands événements. Melyn me raconte les potins des stars qui sont passées sous ses pinceaux, mais je ne l'écoute que d'une oreille. J'ai appris à la machine à café ce matin que mes géniteurs seront de la partie. En tant que grosse fortune new-yorkaise, il était évident qu'ils seraient invités, mais j'ai cru que... En fait, j'ai surtout espéré un miracle.

Je vais devoir affronter leurs regards et leur déception. Leur unique fille qui ne suit pas les traces de sa mère, alors qu'elle lui offrait son trône sur un plateau d'argent. La

honte. Lorsqu'il sera temps pour elle de partir en retraite, elle sera obligée de vendre et l'empire qu'elle a bâti ne sera plus. Je vais devoir être forte ou les fuir. Comme toujours. En plus, mon amie ne sera pas là pour prendre les balles à ma place.

— Voilà ! s'exclame Melyn, fière du résultat. Tu vas tout déchirer, j'en suis certaine !

Je me resserre un mojito, déjà tout prêt dans un pichet, tandis qu'elle lève un sourcil. Je n'en fais pas de cas et admire mon nouveau moi. Plus une trace de fatigue. Plus une once de stigmatisme de ma consommation. C'est un vrai miracle.

— C'est parfait, souris-je. Tu es une magicienne. Pour la peine, je t'offre un verre !

— Merci, mais il n'est que 16 heures et j'ai encore la femme de M. Grant à maquiller. D'ailleurs, tu devrais peut-être ralentir.

Non, mais pour qui se prend-elle à me donner des conseils ?

Je repose mon précieux cocktail brusquement, renversant quelques gouttes sur les produits cosmétiques de luxe.

— Je ne te paie pas pour jouer les thérapeutes ! fulminé-je. Alors, tu ramasses ton bordel et tu te casses !

Je ne m'emporte jamais de la sorte. Plutôt connue pour ma patience et ma gentillesse, je suis hors de moi. Hors de contrôle. Devant son mutisme et son manque de réactivité, je vire d'un grand coup de main fards à paupières, rouges à lèvres et autres flacons. Le tout vient s'étaler au sol sous son regard médusé. Sa bouche tremble et ses larmes menacent de couler. Ça ne me touche même pas. Au

contraire, ma rage décuple. Je ne me reconnais plus. Je hurle et la pousse vers la sortie sans ménagement. Je ne comprends pas ce qui m'arrive et me sens vidée.

Quand je me retrouve enfin seule, le reflet du miroir me renvoie l'image d'une folle furieuse. Mes cheveux, autrefois coiffés, se détachent des petites barrettes. Mes joues sont rouges de colère. Pour faire passer cet état de nerfs, je récupère mon verre. En réalité, je tourne rarement à ce genre de cocktail, plutôt léger et féminin, mais là, il y a plus de rhum que d'eau gazeuse dans le mien. Peut-être pour me donner bonne conscience, faire moins *alcoolo*. Toujours est-il que cet après-midi, j'ai décidé de changer mes habitudes.

Soudain, de la colère, je passe à l'euphorie. Je ris, j'allume ma station d'accueil et lance la musique en ouvrant mon dressing. Je danse en choisissant avec soin ma tenue. Une robe fourreau écrue très décolletée qui met mes formes en valeur. Je n'aime pas le ventre qui commence à pousser. Rond, disgracieux. Je le masque avec une large ceinture, puis chausse des escarpins vertigineux. J'espère secrètement – sans trop y croire – que Brittany viendra au moins à ma consécration et mon moral vacille de nouveau. Avant que je sombre complètement, je révise mon discours, très longuement réfléchi.

Le chauffeur ouvre ma portière et me tend la main pour m'aider à m'extraire du véhicule.

Charmant, bien qu'un peu vieux.

Peut-être qu'au retour, je lui proposerai de me prendre sur la banquette arrière...

Je rigole toute seule de ma connerie et m'accroche à son épaule, lorsque je manque de m'étaler sur le trottoir face aux invités qui posent fièrement devant le *photocall*.

— Oups ! Désolée !

— Peut-être que vous devriez...

Je colle ma paume sur sa bouche pour l'empêcher de finir sa phrase. Hors de question qu'il me pourrisse la soirée. Je suis bien, là. De bonne humeur, joyeuse et dans une forme olympique !

— Si vous voulez avoir le privilège de me sauter après que j'ai ciré les pompes de mon boss, je vous conseille de la fermer.

Il secoue la tête, mais ne dit plus rien. Je me redresse, défroisse les plis inexistants de ma robe et fonce droit vers les photographes. Les flashes crépitent, m'aveuglent. Je souris et prends la pose de façon exagérée, jusqu'à ce que mes yeux tombent sur eux. Mes parents. Ils se tiennent à l'entrée de l'hôtel. Figés, l'air pincé, ils me dévisagent avec arrogance et dégoût. J'ai soudain un trop-plein d'alcool qui remonte de mon estomac. Je serre les dents, refoule la nausée qui m'assaille et marche d'une allure que j'espère assurée. Je sens que je titube, piétine la soie trop longue de ma robe et finis par tomber lamentablement sous leurs yeux horrifiés.

La honte s'empare de moi en même temps que les rires et les chuchotis s'amplifient. Un homme en costume, certainement là pour accueillir les invités, se précipite vers moi et m'aide à me relever. Je glousse comme une gamine

en observant les dégâts sur ma si jolie robe. Le plus fièrement possible, je me dirige vers ma mère et mon père.

— Vous êtes venus assister au sacre de votre indigne de fille ? leur demandé-je en guise de bonjour.

— Seigneur ! s'horripile maman. Mais tu es totalement ivre !

— Euh... Bah ouais ! Mais j'ai le droit, hein ? Ce soir, c'est mon soir !

— Tu n'as pas honte de te donner en spectacle ainsi ? s'offusque mon paternel de sa grosse voix qui me terrorisait autrefois. Quelle image renvoies-tu de notre famille ? De notre nom ? As-tu perdu toutes tes valeurs, celles que l'on a pris soin de t'enseigner ?

Ses reproches ne me touchent même plus. Je hausse les épaules et les bouscule en pénétrant dans le hall classieux du *Fair West Palace*. Je cligne des paupières, presque éblouie par tant de luxe, et saisis une coupe de champagne sur un plateau porté à bout de bras par un serveur. Pas assez fort, mais ça fera l'affaire. Seulement, mes parents n'ont visiblement pas terminé de me faire la morale.

— Lisa, je te conseille de reposer ce verre, gronde mon père. Tu vas suivre ta mère et tenter de reprendre tes esprits aux toilettes pour dames.

— « Lisa, je te conseille de reposer ce verre », l'imité-je en prenant une grosse voix. « Tu vas suivre ta mère et tenter de reprendre tes esprits aux toilettes pour dames. »

J'explose de rire avant de me sentir légèrement étourdie. J'essaie de faire le point sur ma vision en tentant de fixer mon attention sur la grimace de ma génitrice, qui regarde autour d'elle afin de s'assurer que mon

comportement passe inaperçu au milieu des faux sourires et des salutations distinguées. Plus les secondes s'écoulent et plus ma tête tourne. Les voix résonnent, devenant progressivement inaudibles. Jusqu'à ce que je ne voie plus rien. Rideau.

Chapitre 3

Zafen

La chaleur est si écrasante que le soleil brûle ma peau et rend l'horizon flou. Je fixe le dernier poteau dans cette terre aride de l'Arizona. J'efface de mon avant-bras la sueur et la poussière sur mon front en regardant l'ampleur de la tâche qu'il me reste à accomplir, soulagé de me voir occupé pour plusieurs jours encore. Le travail ne me fait pas peur. Au contraire, il me permet de dépenser mon énergie et de me fatiguer suffisamment pour éloigner mes démons durant la nuit. Je me lève et me couche avec le soleil, ne m'octroyant qu'une petite pause pour déjeuner avec Maddy et Owen. Elle est celle grâce à qui je suis toujours en vie. Il est mon grand frère, mon roc.

Cette dernière arrive justement sur le dos d'Hollister, un superbe quarter horse. Ce vieux cheval était destiné à l'abattoir, mais il coule maintenant des jours heureux au Ranch Blowing. Madeline sauve autant les animaux, qui vivent tranquillement ici, que les hommes. Elle accueille ceux qui, comme moi, sont des cabossés de la vie. Des individus pour lesquels l'éloignement de toute civilisation est la seule solution pour refaire surface et prendre un nouveau départ. Il n'y a pas de délai, chacun y va à son rythme. Certains restent un mois, d'autres un an. Moi, je ne suis jamais parti, et j'ai entraîné mon frangin dans mon

sillon. C'est lui qui a trouvé cet endroit. Mon dernier espoir.

— Tu as bien avancé, se contente de me dire Maddy.

Avec son look bohème qui n'appartient qu'à elle, son sourire et son franc-parler, elle n'a pas que des amis dans la région. Les habitants de la ville voisine (c'est-à-dire à quarante kilomètres) la nomment « la Sauvageonne », ou encore « la Folle ». Ils ne la connaissent pas. C'est la femme la plus généreuse que je n'aie jamais rencontrée. Malgré mon caractère et mon passif, elle m'a gardé ici en se moquant des préjugés et du qu'en-dira-t-on.

— Il y a beaucoup de boulot, mais ça avance !

— Ça devra attendre. Tu pars immédiatement chercher une nouvelle recrue. À New York.

Je manque de m'étouffer avec ma propre salive. Évidemment, je n'en montre rien et reste de marbre, mais... merde ! New York, quoi ! À l'autre bout du pays ! La ville de tous mes enfers. Celle que je refuse d'évoquer depuis que ma vie a basculé le 4 janvier 2015. Mes poings se serrent, mon sang bouillonne. Ma vision se voile de souvenirs que je m'oblige à oublier. En un claquement de doigts, toutes les images de ce fameux soir ressurgissent et me font vaciller.

Maddy descend de sa monture. Pieds nus, elle s'approche de moi et attrape mes mains dans les siennes. Sa chaleur se répand en moi, calmant mes angoisses. Progressivement, je reprends mes esprits. Cela m'arrive encore de temps en temps, mais auprès d'elle, je ne crains rien. Elle m'a apprivoisé, tel un animal féroce sans limites ni retenue. J'ancre mon regard dans le sien et respire profondément avant de lui demander :

— Qui ?

— Aucune idée. Mon contact m'a juste précisé de faire vite, moi je ne pose jamais de questions. C'est ce qui fait la force de notre programme.

Bien sûr, je le sais, et c'est ce qui fait la réputation du Ranch. Cela fait déjà quelque temps que nous avons dit au revoir à la dernière personne venue en retraite ici. Un jeune chanteur, accro à la cocaïne, qui nous en a fait voir de toutes les couleurs, et je n'ai aucune idée de ce qu'il est devenu. D'ailleurs, comment le pourrais-je ? Je n'ai pas de télévision, pas Internet non plus. Juste un vieux téléphone à clapet qui ne sert que lors de mes déplacements. Maddy possède un portable, qu'elle n'utilise comme moi qu'en cas d'urgence pour le « boulot ». Owen a craqué et en a acheté un peu de temps après notre arrivée. Pour ma part, je m'en passe volontiers. Au début, j'avais trop peur d'être tenté, d'appeler un taxi et de me barrer pour trouver un bar paumé ou une épicerie afin d'assouvir mon addiction. Aujourd'hui, je suis sevré de l'alcool et des nouvelles technologies.

Je hoche la tête et ramasse déjà mes outils. Quand Madeline m'assigne une mission, je mets mon cerveau sur *off*. Après une année difficile, je lui ai proposé mon aide pour entretenir le domaine. Elle a accepté à une seule condition : elle souhaite que je prenne sa relève au sein de l'association lorsque viendra pour elle le moment de raccrocher. Il ne me tarde pas que ce jour arrive. Nos méthodes sont loin des standards des centres de désintoxication, mais elles fonctionnent et ont fait leurs preuves. Pas de traitements, pas de séances interminables avec un thérapeute. Son expérience et sa patience font le